

## TEXTE

Au matin du 18 novembre 1984, quelque chose s'est brisé en moi sans que je n'y puisse rien, sans que ma volonté ni ma réflexion ne puissent ni ne désirent intervenir. En une fraction de seconde j'ai vu et j'ai compris ce qu'il allait advenir de la Nouvelle Calédonie durant les quinze-vingt années avenir, pour les eux ou trois générations qui suivraient. C'était si simple, si facile, si triste également : l'Histoire allait se répéter.

Et nous (*Nous, c'est-à-dire pêle-mêle, les calédoniens, les kanak, les européens, les métis, les sympathisants de la cause indépendantistes, les opposants à la même cause, les activistes de tous poils, les « progressistes » ; nous c'est-à-dire, eux également*), nous n'avons pas réussi à prendre l'autre voie ; ce sera celle des Evénements, de l'insurrection, de la « séquence insurrectionnelle », comme l'exprime Hamid Mokaddem, ce seront les barrages, l'illusion, l'échec des hommes. Ce matin-là, en apprenant les barrages, les empêchements de vote, les jours suivants, l'enchaînement, l'escalade, la confirmation que nous passions à autre chose, cet « autre chose » si connu, parfaitement identifié, si souvent vécu en d'autres continents et dans un temps pas si lointain, j'ai compris que l'Histoire pouvait ne servir à rien, les hommes là où ils vivent sont, comme ils sont, souverains, et moi je vivais une première « petite mort ».

*Les chemins de sang et de haine/Ont enlevé tout espoir/D'une  
autre vie/ L'ignorance dicte les conduites/Les différences ne  
sont plus richesses/ Les corps qui s'affaissent/Touchés à  
mort sur le bitume/Rejoignent ceux tombés en terre/Dans une  
même poussière/ Les larmes dans mon corps/Pour des  
rencontres refusées/Et la volonté folle d'accélérer le temps/  
Chemins de haine et de sang/Entre errances et  
désespoir/Sans issues ils sont chemins de néant.*

Nov-Déc 1984

Ce qui s'est dissipé en quelques heures, dans un brouillard lourd, inquiétant de trop d'évidences, de prévisible, de déjà-vu ; c'est précisément l'espérance, une certitude encrée en moi depuis quelques années déjà, que nous allions pouvoir changer de statut en Nouvelle Calédonie, que nous allions faire changer, faire évoluer les mentalités et les rapports humains, les rapports entre communauté ( si tant est que l'on puisse prendre en groupe et généraliser en terme de communauté des rapports entre les hommes qui sont toujours des rapports de personne à personne. Le reste étant lois et règlementations), communauté kanak, colonisées, et les autres communautés, européens issus du Pour ramener la paix bagne, de la colonisation libre, de l'administration et du commerce, communautés polynésiennes et asiatiques issues des multiples et différents soubresauts de l'économie calédonienne, faire évoluer ses rapports donc, sans avoir à ouvrir les portes des violences physique et verbales, sans que soient lâchées les forces obscures tapies en chacun de nous. Non, cela ne s'est pas fait, il allait falloir passer par près de 15 années de violence, de guerre, sorte de guerre toujours latente, sans certitude d'un horizon sinon lumineux du moins beau et enthousiasmant. A quoi aura servi cette crise du 18 Novembre 1984 ? A posteriori c'est facile de penser qu'elle a éveillé les consciences, forcé l'accélération de certaines décisions indispensables à une décolonisation attendue depuis trop longtemps. C'est indubitable, mais il ne serait pas honnête de prétendre que tout ce qui s'est fait depuis n'a été possible que parce qu'il y a eu cette crise. Il reste que pour ramener la paix et continuer de vivre il a bien fallu créer et inventer, jeter les bases d'une société nouvelle et tirer les informations pour ne pas dire les révélations de cette crise, transformant en énergie positive ce qui a pu m'apparaître rétrograde en créant cette brisure dont je parlai tout à l'heure. Une poignée de main aura suffi.

C'était la nuit, tout au moins dans mon souvenir, à la télévision, les programmes sont interrompus, l'annonce est faite, pas encore d'image, ce sera pour le lendemain.

La paix est le bien le plus précieux que nous les hommes, nous avons. Elle est l'espoir d'une vie riche de bonheur, de joie, d'espoir et de progression individuelle, collective. En cet instant j'ai su que tout était possible, pour l'instant immédiat mais aussi pour les temps qui allaient suivre.

Le monde ce jour  
c'est ici sous le ciel tropical océanique  
au pied des montagnes qu'il est avec  
la chaîne du centre parcourant toute l'année  
depuis cent millions d'années  
du nord au sud ce qui est  
notre pays aujourd'hui  
qui s'il n'a pas une utopie comme horizon  
bientôt ne sera rien  
que vide  
s'il n'a pas son cri barbare  
il ne sera rien d'autre  
que ce qui déjà est insupportable  
ou trop rempli de trop rien

Un mot entendu entre les pas  
emporte avec lui collé à son dos  
l'odeur d'une fumée échappée de bois secs  
brûlés à petit feu sous les marmites  
Il n'y a pas que des femmes tout autour  
enfants et vieillard mêlés aux hommes jeunes  
tous blancs tous noirs mêlés c'est selon la célébration  
appréciant la flamme la chaleur d'être ensemble  
c'est ça qu'il y a encore ici  
De mois en mois de ces moments intenses  
quand l'homme se sent avant tout  
l'ami de l'un le camarade de l'autre  
l'utopie cet espoir accroché de toutes ces griffes  
aux Thermos aux bancs de grosses planches  
en cet instant du feu et des marmites  
qu'on saura faire ici ce qui ailleurs a échoué

Voilà c'est tout

L'eau à l'infini s'en va  
à un moment inattendu  
tombe  
et regarde l'autre monde d'un œil heureux

Je suis né par ici alentours de Nouméa  
quel quartier ?

J'hésite ma mémoire d'enfant  
me dit Vallée du Tir Vallée des Colons  
alors  
moitié bosniaque  
un quart français de France  
un quart allemand de Sydney  
ce qui me fait et ce n'est pas suffisant  
de moi, il est ceci :  
Les noms de l'équipe des amis invincibles  
le rectangle magique 100 mètres sur 70 sanctifié par  
Kanyan, Moise, Bénébig, Delmas,  
Tikouré, Décoiré, Prévot, Mandin,  
Gurréra, Gouzènes, Temboueone  
Les années peuplées de Dimanches  
à pied de l'église du village  
jusqu'à la rivière aller-retour  
avec la baignade en tout quatre heures  
Cent événements d'odeurs de couleurs de cris  
qui font je suis d'ici  
c'est ainsi  
c'est bien mais qu'en dire de plus ?

En quelques pas j'écris ces textes courts  
avec le bout des doigts de pieds  
les sens en éveil et cœur et esprit et intelligence attentifs  
entendre gronder l'écho des ventres  
nous sommes ici  
« je suis calédonien » je dois dire  
je le dis  
avec hésitation et la peur de ne plus être d'ailleurs  
tout autant  
je n'oublie pas les quatre quarts qui font le tout  
Je suis calédonien  
« ya sam sarajevski »  
« eni ne kanaky »  
tout ça en même temps m'attache au monde  
à partir d'une terre bande de sable  
bout de forêt bout de montagne rouge  
bout de chemin de terre caniveau recouvert de buffalo  
ville et lumières et câbles transocéaniques  
et tout défile sous mes semelles  
sans souci de direction attachant ma vie  
depuis le premier souffle jusqu'à la mort  
C'est ainsi  
allez crions en chemin  
« vous autres vous tous bousculez les habitudes  
ne laissez pas vos pieds englués dans les sables mouvants  
etc etc etc »

en lisant à pleine voix  
les Feuilles d'herbes du grand Walt Whitman  
pieds nus en laissant monter jusqu'à soi  
le souffle invisible du monde  
n'être qu'un avec le cosmos  
voilà l'aboutissement  
respirer avec le vert  
souffler avec la tempête  
douter avec la pluie  
aimer aimer tout aimer tout prendre à la fois  
en étant comme sur une terrasse  
ouverts au « plain chant » du monde

« La poésie est une arme chargée de futur » écrit le poète espagnol, Gabriel Celaya. Il y avait, il y a dans cette poignée de main de la poésie, en ce sens qu'il a fallu aux deux hommes, opérer un formidable dépassement de soi, un dépassement du présent, une remarquable projection dans l'avenir, pour oser ce geste public, sachant bien qu'il y aurait des incompréhensions. Sur le moment il leur était impossible d'évaluer l'ampleur et la force des réactions qu'allait entraîner cette poignée de main. Nous savons aujourd'hui ce qu'il en a été moins d'un an plus tard. La pratique de la poésie est un dépassement de soi, un dépassement de ses certitudes, de ses désirs, de ses propres espoirs même. Il s'agit de voir ce qui n'est pas visible, d'entendre ce qui est encore silencieux, il s'agit de lire le monde et la vie autour de soi en ne s'attardant ni sur l'évidence ni sur le « plus bruyant », en restant disponible à ce qui s'y dit sans se soumettre au prisme déformant de sa propre pensée discursive. La poésie de cette poignée de main a été de proposer un parcours du pays par des chemins inattendus des unes et des autres communautés.

La Paix est l'Essence même de la vie. La paix est le plus grand achèvement de l'esprit, c'est vers quoi toute action se doit de conduire. La paix en soi. La paix pour soi, pour l'autre. La paix du « Séjour Paisible » et la paix de la maison en son jardin. Ces deux mains en se rejoignant ont évité que la haine ne s'installe de façon définitive, elles ont tenté de construire une alliance, faire en sorte que la haine au lieu de se développer, disparaisse pour laisser place à un regard sincère vis-à-vis de l'autre.

Elle est comme une montagne dont ils ont conquis le sommet en un parcours intérieur difficile, incertain, au cours duquel le doute s'est certainement en de très nombreuses occasions manifesté, cherchant à vaincre ou à détruire le désir de paix et d'équilibre, forcément présent en eux.

La montagne est refuge  
de l'eau                    du vent  
refuge                    des hommes des dieux  
                                  refuge de la paix  
des araucarias marquent les crêtes  
                                  de ces arbres sans âges  
                                  l'ombre s'étend  
sur chacun d'entre nous                    au matin

Des versants  
Abrupts                    faisant vallées et torrents  
la terre nue en de rares fois  
combien                    de visages ridés  
penchés sur nos vies

Par les fissures des murs  
jadis blancs                    maintenant gris  
passent fougères et brindilles  
le vent froid                    au point  
                                  de devoir baisser la tête  
                                  ou s'il pleut la détourner  
et ne plus voir                    au Kaala  
perchés tout aux sommets  
                                  les fils d'argents  
                                  qui sont de nos vieux  
les cheveux et les ans  
ils ont                    le front incliné  
                                  sur lequel  
en grappes                    nuages blancs  
glissent traits d'amour traits d'union  
passant entre fissures  
                                  et ouvertures imprévues  
d'êtres                    sensibles aux intempéries  
  
le long des pentes                    du Kaala  
Les femmes  
                                  les mains dans l'eau  
les hommes  
                                  les mains dans les flammes  
portent paix                    et colère

au sommet  
les fumées du foyer  
portent  
à la source de l'eau  
mon esprit

On m'a dit  
« le Kaala brûle la nuit »  
quelle peur alors  
est égale à celle des enfants  
qui ne dorment pas

La montagne est dure à gravir  
une fois au Kaala  
nul ne peut être atteint  
nul ennemi ne garde d'espoir  
ils sont vaincus

en maître du corps  
le soleil illumine  
protège de soi même  
des attaques de la conscience  
de celle du vent  
des flèches qu'il transporte  
protège encore  
de la montagne elle même

Les pieds du Kaala  
ne sont pas comptés  
multiples horizons d'où viennent  
chaque matin les regards  
on danse on prie on chante  
on espère la paix  
au pied du Kaala on rêve  
de longs voyages  
passant de son versant  
à celui de l'autre  
de sa maison  
à celle de son amour  
autour tout autour du Kaala  
entre sapins et cordilines  
la vie épouse  
le dos et le ventre  
de la montagne

Venu par hasard au Kaala

pour suivre des amis  
la route longue et chaude monotone  
peut encore se lire sur ma peau  
j'y suis arrivé accompagné  
des heures d'avant des bruits  
de la fureur le souffle court

Au Kaala à ses pieds  
à son sommet dans son silence  
quelque part en versant du Kaala  
je prends refuge  
comme d'autres  
ont leur refuge en Montagne Froide

Ici pas d'eau courante  
à fleur de versant rien  
le sec le dur  
le gris tranchant  
l'abîme

Seules lumières dans la nuit  
celles des feux des bougies  
des ampoules sans abat-jour  
des yeux de l'amour  
du désir d'être toujours digne  
et tout contre le Kaala

habitants du Kaala  
Si vous m'accordez le temps  
d'entendre son appel  
Si vous accordez à sa voix le temps  
d'être ma voie

Cette poignée de main ne peut pas et ne doit pas être un souvenir. Un beau bijou conservé dans l'écrin du passé, poli au cours de maintes cérémonies, de maintes invocations, comme s'il suffisait de rappeler ce moment précis pour conjurer la violence, les passions et le mensonge. Ce geste doit être oublié et simultanément reproduit sous d'autres formes, appropriées à chaque situation exigeant une identique transcendance de sa propre histoire et de celle de sa communauté. Cette poignée de main, libre, est aujourd'hui pour nous, un choix à renouveler, une décision à dire de nouveau, elle est une utopie à laquelle nous adhérons et pour laquelle nous sommes prêts au questionnement et au dépassement de soi. Elle est la reconnaissance de l'autre, condition unique du vivre ensemble en une réelle équité. Libérée des Evènements, cette poignée de main aujourd'hui pour continuer d'exister et demeurer l'espoir d'un destin, doit être l'abandon public et énoncé, de son propre désir ; qu'un espace se crée par ce double abandon, qu'il s'y engouffre une création nouvelle. Les uns osant dire qu'une pleine souveraineté est possible, nécessaire et non négociable, que les autres osent énoncer l'Indépendance sans son exclusivité Kanak.

Dans le creux formé par ces deux paumes brièvement rassemblées un futur peut-être imprévisible et imprévu, s'est insinué, il serait décevant de vouloir s'y soustraire.

Je vivrai            en suivant les traces  
 Sans âges  
 Des terres du Kaala  
 Je vivrai            en écoutant l'eau de pluie  
                          Ruisseler  
 Je vivrai            en cherchant le vent  
 Du Kaala

Je vivrai            en ayant dans mon esprit  
 mon cœur            et sur ma peau  
 L'empreinte pure    et juste    et douce  
 De la Montagne                            Celle  
 Qui garde les peurs en elle            Celle  
 Qui garde            L'angoisse et la laideur  
 Celle enfin                            qui donne  
 par son corps    aux pas  
 le souffle  
 à mon âme la vigueur

